

La culture matérielle dans l'art rupestre néolithique du Sahara central

(*Messak - Tadrart Akâkûs - Tassili-n-Ajjer*)

PAR

Jean-Loïc LE QUELLEC¹

Un livre d'images

Peu après la popularisation des « fresques » du Tassili-n-Ajjer par Henri Lhote, de grands espoirs furent fondés sur l'étude de ces images, alors considérées comme une source inestimable de renseignements sur la culture de leurs auteurs. Ainsi, en 1957, l'année où se tint au Musée des Arts Décoratifs la grande exposition de 175 des 800 relevés effectués sur le plateau du Tassili-n-Ajjer par l'équipe des peintres qu'avait recrutés Lhote, J. Diwo pouvait-il écrire, dans l'hebdomadaire *Paris-Match*, que « *les rouleaux de dessins rapportés du Tassili ne constituent donc pas seulement la Somme artistique d'une civilisation disparue mais aussi un témoignage direct de ce que fut la vie des anciens habitants du Sahara. Par-delà les millénaires, des chroniqueurs inconnus nous ont transmis sur la pierre le reportage de leur vie de tous les jours dans un pays qui, depuis, a changé totalement d'aspect.* » Dans sa présentation de cette manifestation, Lhote lui-même s'émerveillait de ce que « *les peintures du Tassili constituent de véritables archives qui permettent d'avoir une idée très nette de l'ancien peuplement du Sahara, des différents types de populations qui s'y sont succédé, des vagues de pasteurs qui l'ont parcouru, des influences étrangères... qui sont intervenues à un moment donné... Pour qui saura déchiffrer toutes ces fresques, lire chaque image, interpréter chaque geste, chaque instrument figuré, ce sera un jeu passionnant de faire revivre des groupements humains entiers dans le cadre physique et matériel qui fut le leur et même de préciser certains*

aspects de leur vie psychique » (Lhote, 1985, p. 183-184).

Certes, avec le recul, on voit bien maintenant combien cette façon de voir était naïve, dans la mesure où elle supposait que les fresques pouvaient être aisément déchiffrées rien qu'en les contemplant, ou bien par comparaison avec des données africaines actuelles. De plus, un préjugé largement partagé à cette époque était que les peintres et les graveurs, ayant vécu dans un Eden préhistorique disparu, avaient appartenu à des « *peuples dans l'enfance* » (Lhote, 1957, p. 62) ; leurs images ne pouvaient donc guère représenter autre chose que la vie quotidienne et les occupations journalières de groupes « *qui étaient alors à un degré de civilisation très primitive* » (*ibid* : p. 9).

De nos jours, plus personne ne pense que les auteurs des peintures et gravures néolithiques du Sahara étaient des « *hommes primitifs à demi sauvages* » (Lhote, 1958, p. 185). La complexité de leur pensée est largement reconnue, il est certain que les fonctions de l'art rupestre ont dépassé de loin le simple souci de représenter la réalité environnante, et pourtant, tout espoir de « lire » les ensembles pariétaux à la lumière de traditions ésotériques peules s'est évanoui (Le Quellec, 2002).

Et surtout, après les quelques décennies durant lesquelles Lhote pour le Sahara central et l'Atlas, mais aussi Huard pour le Tibesti, publièrent de nombreux albums et articles regroupant des images rupestres, les préhistoriens professionnels français ont quelque peu délaissé ce domaine de

1. Docteur en Anthropologie - Ethnologie - Préhistoire rattaché au CNRS : UMR 7041 « Archéologies et Sciences de l'Antiquité et au Centre de Recherches Africaines, Paris I (Sorbonne) - Brenessard - F-85540 Saint-Benoist-s/-Mer - jllq@aol.com

recherche qui ne leur semblait pas très fiable – toutes ces images étant réputées indatables, et trop sujettes à interprétation. Depuis la disparition de ces deux grands précurseurs, les découvertes de nouveaux sites et les avancées de ce domaine ont donc surtout été l'œuvre de voyageurs et de « chercheurs amateurs », comme aimait à se considérer lui-même Jean Gaussen. Pour autant, faut-il abandonner l'idée que les images rupestres pourraient utilement contribuer à l'étude des cultures préhistoriques ?

De par la nature des vestiges qu'ils mettent au jour, les préhistoriens ne peuvent guère aborder l'étude des cultures sahariennes que par leurs aspects matériels, que Gaussen a du reste fortement contribué à faire connaître, mais en ce qui concerne les images rupestres du Sahara néolithique, peu d'auteurs se sont attachés à un examen systématique des informations qu'elles véhiculent en ce domaine. Pourtant, Lhote avait publié dès 1953 un article sur « *Le vêtement dans les gravures et les peintures rupestres au Sahara* » – mais ce travail était alors prématuré –, et Huard commença dès 1960 ses recherches sur les « traits culturels » manifestés par les arts rupestres sahariens – malheureusement dans une perspective biaisée par des vues théoriques sur une prétendue « culture des chasseurs » qui, en réalité, ne lui a pas survécu.

Les témoins matériels

Or le merveilleux répertoire graphique figuré au Sahara peut nous livrer, en cette matière, trois types de renseignements, en nous informant : 1- d'une part sur des objets que les préhistoriens n'ont pas retrouvés en fouilles (certains d'entre eux, très périssables, n'ayant même aucune chance d'être jamais découverts) ; 2- d'une autre sur des vestiges dont la présence matérielle est attestée par des fouilles ou découvertes de surface ; 3- aussi sur quelques objets qui, bien que parfaitement repérés sur les images rupestres, ne correspondent à rien de connu pour l'instant. Examinons donc, sans recherche d'exhaustivité, quelques exemples de chacune de ces catégories.

Objets périssables

À ce type appartiennent les peintures qui, à Iheren-Tahilahi (Tassili-n-Ajjer), montrent des

femmes occupées à monter les armatures des tentes sur le lieu où s'installe le campement (fig. 1)², et les gravures qui, dans le Messak libyen et dans l'Akâkûs, présentent des selles à pommeau en « V » annelé posées sur le dos de bovins porteurs ornés de pendeloques décorées et de parures céramiques à jamais disparues (fig. 2, 3)³. Ces images sont particulièrement intéressantes en ce qu'elles documentent certes la culture matérielle, mais aussi bien davantage, en nous apprenant par exemple que les femmes jouaient un rôle important auprès de bovins, et qu'elles étaient chargées du montage des tentes. À Iheren (Tassili-n-Ajjer), sur toutes les peintures rupestres figurant diverses étapes du montage de la tente, ce sont toujours des femmes qui s'en occupent (Khan Majlis, 1978). On retrouve donc, chez les pasteurs tardifs d'Iheren, des conceptions comparables à celles qui prévalent chez les Touareg actuels, où ce sont également les femmes qui montent, entretiennent et défont les tentes : un proverbe souvent cité dit que « la femme est le pilier de la tente » ; ce sont les femmes qui incisent des inscriptions tiffinâgh à caractère protecteur sur la *tamakeit* ou « pilier central de la tente » ; les parturientes accouchent en se tenant à ce pilier, qui apparaît dans la poésie targuie comme une métaphore de la force bénéfique ; et les nattes coupe-vent entourant la tente s'appellent *esebar*, dérivé du verbe *eber* « faire obstacle » faisant référence à la protection contre les *kel essuf* ou « démons du vide » menaçant la femme juste après l'accouchement. Sachant que le mot désignant la tente est *ehen*, il n'est pas indifférent que l'expression *set ehen* « les filles de la tente » désigne les femmes d'une famille, que la proposition de mariage s'exprime métaphoriquement par celle de *eg ehen* « monter la tente » ; et que la cérémonie de mariage elle-même impose de monter une tente rituelle qui, le lendemain, sera démontée puis remontée comme tente « normale » (Prussin, 1982). Dans le nord de l'Afrique, cette étroite association fonctionnelle et symbolique de la tente et du monde féminin semble correspondre manifestement à des conceptions fort anciennes, puisque, dans l'Égypte antique, la divinité de l'architecture était déjà une femme, dénommée Seshat. Également déesse de l'écriture et des annales, et à ce titre veillant sur les archives écri-

2. Et Muzzolini, 1995, fig. 191.

3. Et Lutz, 1995, fig. 73, 184, 195.

tes, cette « maîtresse des constructeurs » était supposée aider le roi à tendre le cordeau lors des cérémonies de fondation des temples, dont elle avait conçu le plan idéal (Franco, 1993, p. 202 ; Helck 1984), et cela depuis le début de la II^e Dynastie (2890-2686 BC) ou même un peu avant, c'est-à-dire environ deux millénaires avant qu'émerge au Sahara le groupe stylistique d'Iheren-Tahilahi, dont les traditions trouveront un prolongement dans celles des groupes pré-touaregs dits « caballins », aux alentours du V^e siècle avant notre ère (Muzzolini, 1995, p. 201-202).

L'art rupestre, tant peint que gravé, nous apprend en outre que les pasteurs du Sahara central transportaient l'armature de leurs tentes en l'arrimant au cornage de leurs bœufs porteurs (fig. 4). Bien des images montrent des bovins portant ainsi des piquets, avec parfois le velum correspondant, et il arrive que ce piquet soit fourchu (fig. 5, 6)⁴. Une gravure exceptionnelle montre même deux personnages en train d'arrimer un paquetage de ce type, comportant un piquet fourchu, aux cornes d'un bovin qu'on a fait coucher pour faciliter la tâche, pendant qu'un troisième personnage présente une mangeoire ou un abreuvoir à l'animal (fig. 7). Mais ces piquets fourchus n'ont pas dû tous servir à monter des tentes, car une petite série d'images nous prouve qu'ils ont été aussi utilisés, comme en Afrique sub-saharienne actuelle, pour accrocher ou poser des récipients (fig. 8-10)⁵. D'autres piquets, enfin, ont servi à mettre les veaux à l'attache (ex. à Sefar : Muzzolini, 1995, fig. 170).

Quant aux récipients, leur forme générale permet de penser qu'il s'agissait de poteries à fond rond, comme il s'en trouve tant sur les sites néolithiques sahariens. Mais un panneau gravé dans l'oued Biredj (Tadrart méridionale) montre des contenants parfaitement sphériques, qui ont été interprétés comme le moyen de stocker des graines spontanées comestibles (Allard-Huard & Huard, 1985, p. 9) ; ils sont dotés d'un petit col, et leur forme générale rappelle certains vases ténégréens (Hugot, 1962, pl. face à la p. 148) ; certains

sont néanmoins dotés de moyens de préhensions sans équivalent sur les vases attestés matériellement (fig. 11).

Un détail de l'un des chefs-d'œuvre peints à Iheren (Tassili-n-Ajjer) met en scène deux hommes assis près d'un récipient d'où ils aspirent une boisson à l'aide d'une paille (fig. 12). Des scènes similaires sont connues à Ti-n-Leh-Leh au Tassili-n-Ajjer et à el-Medaforh dans la Tefedest (Gauthier *et al.*, 1996, fig. 13, 80), ainsi que dans le Wâdi Tabarakkat en Libye (fig. 14). L'emploi d'une paille pour boire s'explique par la nécessité de filtrer les boissons fermentées, peut-être à partir des fruits du micocoulier, a-t-on supposé (Camps, 1974 p. 230). Il s'agit plus probablement d'une bière de céréales (sauvages) du même genre que celles qui étaient consommées en Mésopotamie et en Égypte ancienne, également à l'aide d'une paille. Du reste, en Afrique sub-saharienne actuelle, ce type de consommation est toujours pratiqué, qui joue un rôle important dans la sociabilité masculine (fig. 14).

Dans l'Akâkûs, une fameuse scène surnommée « le salon de coiffure » (fig. 15) est d'autant plus remarquable qu'elle concerne des personnages en style d'Iheren-Tahilahi, connus pour présenter un volumineux « toupet » en avant du front (fig. 15 à gauche, 16 au centre) : une telle coiffure devait demander une longue et délicate préparation, difficile à effectuer sur soi-même (fig. 16 à droite), et très probablement obtenue en mêlant de l'argile aux cheveux pour les faire tenir – pratique qui impose à certaines populations actuelles l'usage de l'appuie-tête – autre objet périssable lui aussi représenté, parfois, sur les images rupestres du Sahara central (Le Quellec, 1998, p. 424-431).

Parmi les objets en matières périssables, mentionnons encore les masques et parures de cuir ou de fibres, tous objets qui n'ont pratiquement aucune chance d'être jamais retrouvés, mais qui sont bien représentés sur les images rupestres⁶. Un type d'arme parfois dénommé, boomerang, « arme courbe » ou « bâton de jet » (fig. 23, 27, 29) est assez fréquent sur les peintures de l'école

4. Voir aussi Gauthier *et al.*, fig. 94 ; Lutz, 1995, fig. 165, 166 ; Van Albada 2000, fig. 36, 38 à gauche.

5. Et voir aussi Le Quellec, 1998, fig. 68,69 ; Van Albada, 2000, fig. 20, 108.

6. Voir article de Christian Dupuy dans ce volume (p. 205 à 218).

d'Iheren-Tahilahi au Tassili-n-Ajjer – mais, selon les auteurs qui les utilisent, ces appellations recouvrent des objets assez différents (Hallier, 2002). Certaines «armes courbes» pourraient avoir été fabriquées à partir des cornes de bovins, dont elles ont exactement la forme (fig. 28), mais la vérité est qu'on ignore en quoi elles étaient faites, et quel était leur emploi exact – bien qu'à Tikadiouine, au Tassili central, deux hommes semblent utiliser cet objet pour découper un cuis-sot d'antilope (Muzzolini, 1995, fig. 265).

Objets effectivement retrouvés

Parmi les objets présents, à la fois sur les images rupestres et dans les gisements, figurent les haches polies : plusieurs gravures en montrent dont l'emmanchement direct de type guinéen est bien reconnaissable (fig. 17, 20I-n-Alamas)⁷ et dont le profil de la lame rappelle les objets réellement découverts dans la région (fig. 18).

Autres armes qui, sur les images rupestres sont réservées aux théranthropes mythiques, et qu'on ne voit jamais tenues par les personnages «ordinaire» : les poignards (fig. 17)⁸, dont l'un présente un manche ouvragé (fig. 20). Leurs lames ne sont pas attestées à l'identique dans la région même où se trouvent leurs figurations, bien qu'on puisse en rapprocher les magnifiques pièces bifaciales qui se rencontrent dans beaucoup d'industries sahariennes (ex. : Gaussen, 1988, fig. 111-5, 153) en particulier dans l'Egede Wa-n-Kaza en Libye (fig. 21), mais il n'est pas à exclure que certains d'entre eux aient été en os (cf. par exemple Camps, 1969, pl. XXI-3), ou bien à la fois taillés et polis (Duhard & Gaussen, 1988).

Il est un type particulier d'objets assez fréquemment retrouvés sur les sites néolithiques, et auquel J. Gaussen s'est beaucoup intéressé (Gaussen 1993, 1998)⁹ : les perles de diverses matières. Il est pratiquement impossible d'en reconnaître la présence avec certitude sur les peintures ou les gravures rupestres, mais certaines parures étaient probablement réalisées en perles, à l'exemple du pectoral porté par une femme de Ti-n-Lalan, dans l'Akâkûs (fig. 26). Deux autres

types d'objets bien représentés à la fois sur les images et sur les sites sont associés aux pratiques de chasse : il s'agit des flèches (fig. 3, 15 en bas) et des lests de pièges du type dit «pierre de ben Bârûr». Les représentations de flèches sont rarement assez détaillées pour permettre des comparaisons utiles avec les très nombreux types sahariens connus, mais il arrive qu'on puisse au moins voir si les archers représentés utilisaient des armatures perçantes (fig. 22) ou tranchantes (fig. 23). Dans le même ordre d'idée, plusieurs types d'arcs sont présents sur les images.

Quant à la fonction des grosses pierres à gorge retrouvées par milliers sur l'ensemble du Sahara (ex. fig. 24), elle est parfaitement documentée par une cinquantaine de gravures du Messak libyen les montrant en action, et plus particulièrement sur deux d'entre elles qui représentent très précisément les torons de la corde reliant la pierre à l'animal sauvage ainsi piégé, à savoir un rhinocéros du Wâdi Beddis (Van Albada, 2000, fig. 22), et un aurochs attaqué par un groupe d'archers dans le Wâdi Imrâwen (fig. 25). On se souvient qu'en établissant un inventaire de plus de 1250 exemplaires de ces pierres, Hans-Joachim Pachur (1991) a établi que les spécimens bien datés du Désert oriental s'échelonnent entre environ 7 500 et 4 500 ans BP ; à Maadi près du Caire, l'une d'elles, située entre $5\,170 \pm 65$ et $4\,730 \pm 60$ ans BP, était même encore munie de son lien torsadé.

Ces dates cadrent parfaitement avec la chronologie dite «courte», la seule raisonnablement acceptable pour l'art rupestre saharien «naturaliste» le plus ancien, à situer dans «l'Humide néolithique», donc entre 6 500 et 4 500 ans BP environ (Muzzolini, 1986, 1995 ; Le Quellec, 1998). Au Messak, ces pierres ne sont pas datées, mais elles sont généralement taillées dans le même grès qui porte les images et, pour les plus soignées, présentent un fin bouchardage tout à fait similaire à celui qui fut utilisé pour faire les gravures au double contour ; en outre, un grand nombre d'entre elles présente une patine de même couleur que celle des gravures, patine dont Mauro Cremaschi (1966) a montré qu'elle n'a pu se former après le V^e millénaire BP.

7. Le Quellec, 1998, fig. 87.

8. Et Le Quellec, 1998, fig. 10, 87, 97, 98.

9. Et voir J.-P. Duhard, dans ce volume (p. 219 à 232).

Objets énigmatiques

Ce qu'on a, faute de mieux, appelé « raquette » (fig. 28), est un exemple de « chose » énigmatique, régulièrement figurée par les graveurs du Messak libyen, et sur la nature de laquelle on ne bénéficie d'aucune hypothèse satisfaisante. Selon Axel et Anne-Michelle Van Albada (1992, p. 100), « il pourrait s'agir d'un stratagème de chasseurs se masquant le visage pour modifier son apparence humaine et mieux approcher le gibier » ; mais rien n'est moins certain et, pour l'instant, ces « raquettes », ne peuvent être rapprochées avec certitude d'aucun objet attesté par l'ethnographie actuelle.

Un exemple d'interprétation

La région du Sahara centrale est célèbre, à juste titre, pour ses différentes provinces rupestres, mais l'étude des images gravées ou peintes s'est souvent effectuée en dehors de tout contexte archéologique, alors que l'art ne peut prendre sens que dans son contexte global. Pourtant, plusieurs des cas cités plus haut montrent que les figures rupestres pourraient utilement contribuer à la connaissance de la culture-matérielle des sociétés préhistoriques sahariennes, surtout dans le cas des objets à la fois représentés sur les parois, et effectivement présents sur les sites. Un bon exemple en est donné par les lests de pièges : une reconnaissance systématique conduite sur le bassin de Murzuq en 2001-2002, dans le cadre des actions d'archéologie préventive conduites par la société *Total Fina Elf* en partenariat avec le *Département des Antiquités Libyennes* et la *National Oil Company*, permet en effet d'avoir une idée satisfaisante de leur répartition dans cette zone : elles se trouvent essentiellement sur le plateau du Messak (à la fois matériellement et sur les images), en moindre nombre sur le reg Taïta à l'ouest, et jamais dans l'Edeyen de Murzuq à l'est, où pourtant les gisements néolithiques abondent (Carte 1). Il est intéressant de comparer cette répartition avec celle des têtes de flèches, correspondant à la seule arme visible sur les gravures néolithiques régionales, outre la hache, le poignard, et quelques « armes courbes ». Or cette répartition est complémentaire de la précédente : les têtes de flèche sont très nombreuses dans l'Edeyen de Murzuq, moins présentes sur

le reg Taïta et dans l'Egede Wa-n-Kaza, mais rarissimes sur le plateau, où par contre des objets lithiques typologiquement attribuables au Paléolithique moyen sont presque omniprésents. D'ailleurs, une autre répartition complémentaire est celle des vestiges paléolithiques et néolithiques, les premiers étant largement majoritaires sur le plateau, et les seconds partout ailleurs (carte 2).

Comment expliquer ces faits ? En l'absence de recherches plus approfondies, toute interprétation reste risquée, mais l'on ne peut guère évoquer un processus taphonomique, ni une conservation ou une visibilité différentes selon les zones, car aucune de ces causes ne parvient à expliquer l'ensemble des phénomènes observés. On pourrait comprendre, par exemple, que les têtes de flèches soient des objets trop petits pour être actuellement visibles en surface sur le plateau, mais ce ne peut certainement pas être le cas des pierres d'entrave, qui se voient très bien sur tous les terrains : si l'on n'en voit pas dans l'erg, où tout caillou facilement visible sur le sable y a forcément été apporté par l'homme, c'est tout simplement parce qu'il n'y en pas, et qu'il n'y en a jamais eu.

Dès lors, l'hypothèse la plus acceptable à l'heure actuelle est que le plateau du Messak aurait été assez densément occupé au Paléolithique, puis, qu'il aurait été abandonné, de même que toute la région, lors du sévère Aride postatérien qui marqua la fin du Pléistocène (Vernet, 1995). Quand des conditions climatiques clémentes prévalurent de nouveau, les pasteurs néolithiques ayant réalisé les gravures durant la seconde moitié de l'Holocène auraient surtout occupé les vallées, le long desquelles ils se seraient livrés à une transhumance saisonnière les conduisant, à la saison humide, jusque dans les plaines voisines, actuellement ensablées (Edeyen de Murzuq, Reg Taïta, Egede Wa-n-Kaza) ; là, ils auraient activement pratiqué la chasse à l'arc. À l'arrivée de la saison sèche, ces mêmes pasteurs se seraient repliés vers des zones plus favorables en remontant les vallées, y auraient exécuté leurs gravures, et se seraient alors livrés à l'activité complémentaire du piégeage des grands animaux qui se déplaçaient encore sur les vastes étendues de savane ouverte, en haut du plateau.

BIBLIOGRAPHIE¹⁰

- ALLARD-HUARD L. & HUARD P., 1985. — *Le cheval, le fer et le chameau sur le Nil et au Sahara*. Le Caire : Éditions et Publications des Pères Jésuites en Égypte, 87 p.
- CAMPS G., 1969. — *Amekni, Néolithique ancien du Hoggar*. Paris / Alger : Mémoires du C.R.A.P.E. No. X, 230 p.
- 1974. — *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*. Paris : Doin, 366 p.
- CREMASCHI M., 1996. — The Rock Varnish in the Messak Settafet (Fezzan, Libyan Sahara), Age, archaeological Context, and Paleo-Environmental Implication. *Geoarchaeology : An International Journal* 11, 5, p. 393-421.
- DAYAGI-MENDELS M., 1999. — *Drink and be Merry. Wine and Beer in Ancient Times*. Jerusalem : The Israel Museum, 136 p.
- DIWO J., 1957. — Le royaume d'Antinea. À la tête d'une caravane de peintres un savant découvre au cœur du Sahara les vestiges artistiques d'un passé fabuleux. *Paris-Match*, 408, p. 37.
- DUHARD J.-P. & GAUSSEN J., 1988. — Grand «couteau» saharien à dos poli. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 85 (5), p. 130-131.
- FRANCO I., 2002. — *Petit dictionnaire de mythologie égyptienne*, Paris, Entente, 251 p.
- GAUTHIER Y. & C., MOREL A. & TILLET Th., 1996. — *L'art du Sahara. Archives des sables*. Paris : Seuil, 139 p.
- HALLIER U.W. & B., 2002. — Following the tracks of Henri Lhote : New Paintings in the Tassili-n-Ajjer (South-Algeria). In : Le Quellec [ed.], *Ithyphalliques, Traditions orales, Monuments lithiques et Art rupestre au Sahara. Hommages à Henri Lhote*. AARS / AFU («Sable et étoiles»), 107-118.
- HELCK W., 1984. — Seschat. In : Helck (Wolfgang) & Westendorf (Wolfhart) [eds.], *Lexikon der Ägyptologie*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz V : p. 884-888.
- HUGOT H.-J., 1962. — *Missions Berliet Ténére-Tchad. Documents scientifiques*. Paris : Arts et métiers graphiques, 374 p.
- KHAL MAJLIS B., 1978. — Der Nomadenhaushalt der Tuareg. In : *Sahara, 10000 Jahre zwischen Weide und Wüste* ; Köln, Museen der Stadt Köln, Handbuch zu einer Ausstellung des Rautenstrauch-Joest-Museums für Völkerkunde in Zusammenarbeit mit dem Institut für Ur- und Frühgeschichte der Universität zu Köln und dem Museum Alexander Koenig, Bonn, p. 365-369.
- LE QUELLEC J.-L., 1998. — *Préhistoire et art rupestre au Sahara. Le Messak*. Paris, Payot, 616 p.
- 2002. — Henri Lhote et le Lotoori. In : Le Quellec [ed.], *Ithyphalliques, Traditions orales, Monuments lithiques et Art rupestre au Sahara. Hommages à Henri Lhote*. AARS / AFU («Sable et étoiles»), p. 141-156.
- LHOTE H., 1953. — Le vêtement dans les gravures et les peintures rupestres au Sahara. *Tropiques* LI : p. 15-23.
- 1958. — *Peintures préhistoriques du Sahara. Mission H. Lhote au Tassili*. Préface de l'Abbé Breuil, Membre de l'Institut. Paris, Musée des Arts Décoratifs, n. p. (63 p.).
- 1958. — Le plus grand musée d'art préhistorique. Les fresques du Sahara. *Le Jardin des Arts*, 39, p. 173-185.

10. Les publications du Dr Gaussen figurent dans sa liste bibliographique en fin d'ouvrage.

LUTZ R. & G), 1995. — *The secret of the desert. The rock art of Messak Settafet and Messak Mellet, Libya*. Innsbruck : Universitätsbuchhandlung Golf Verlag, 177 p.

MUZZOLINI A. — 1986. — *L'art rupestre préhistorique des massifs centraux sahariens*. Oxford, B.A.R. International Series 318, 355 p.

— 1995. — *Les images rupestres du Sahara*. Toulouse, chez l'auteur, 447 p.

PACHUR H.-J., 1991. — Tethering stones as palaeoenvironmental indicators. *Sahara*, 4, p. 13-32.

PRUSSIN L., 1982. — Tents : Lady of the Builders. *MIMAR, Architecture in Development* (Singapore : Conception Media Ltd) 4, p. 29-34.

VAN ALBADA A. et A.-M., 1992. — Chasseurs et pasteurs du Messak Settafet (Fezzan – Libye). *Préhistoire et Anthropologie Méditerranéennes*, pp. 99-104.

— 2000. — *La Montagne des Hommes-chiens. Art rupestre du Messak libyen*. Paris : Seuil, 138 p.

VERNET R., 1995. — *Climats anciens du Nord de l'Afrique*. Paris : L'Harmattan, 180 p.

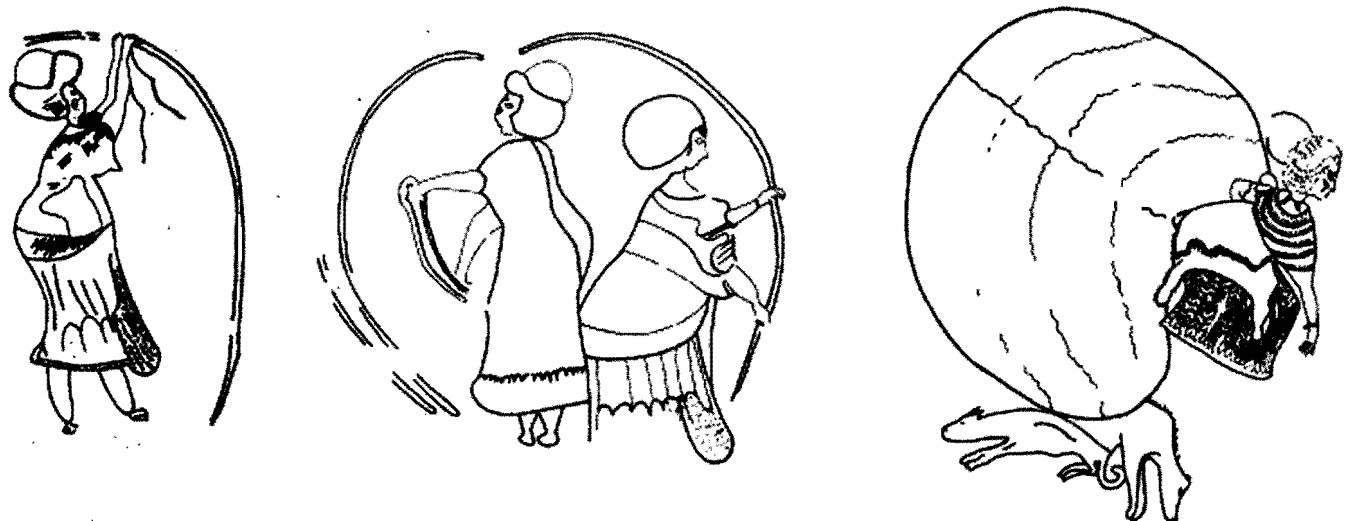


Fig. 1. Relevé de plusieurs détails de peintures d'Îhéren (Tassili-n-Ajjer) montrant l'installation des campements, et ici rapprochés artificiellement de manière à montrer plusieurs étapes du montage des tentes par les femmes (d'après Khal Majlis 1978).



◀ Fig. 2. Gravure rupestre du wâdi Taleshut au Messak libyen, montrant une femme accompagnant des bovins sellés et richement parés (décor kératique, collier, pendeloque, selle à pommeau en «V»...) (photo JLLQ).

Fig. 3. Gravure de l'Akâkûs (Libye) montrant un bovin comparable à ceux du Taleshut (cf. fig. 2) : comme eux, il est représenté en utilisant partiellement la technique du double contour, et il porte collier, pendeloque, probable tapis de selle et selle à pommeau en «V». De plus, il est muni d'une longe, et ses cornes sont ornées de la même manière (photo JLLQ) ▶



Fig. 4. Peinture de Jabbaren (Tassili-n-Ajjer) montrant des archers accompagnant un troupeau en marche. Deux des bovins portent, arrimées sur leurs cornes, les longues armatures en arceau des tentes ; le velum de ces dernières, roulé en deux paquets, est lui-même fixé sur ces armatures (photo JLLQ).



◀ Fig. 6. Gravure du Wâdi Tilizaghen au Messak libyen : boviné au corps de profil (les pattes antérieures ont disparu) et à la tête vue de dessus avec, assujetti aux cornes, un piquet fourchu portant le velum empaqueté (photo JLLQ).



◀ Fig. 5. Gravure du Wâdi Beddis au Messak libyen, montrant deux bovins portant une tente sur leurs cornes. L'animal de gauche porte un piquet fourchu sur lequel le velum semble enroulé, et celui de droite porte en plus les piquets en arceau (photo JLLQ).



Fig. 7. Gravure du Wâdi Aramas au Messak libyen, montrant un boviné couché, auquel un personnage présente une mangeoire ou un abreuvoir; pendant que deux autres fixent un paquetage sur ses cornes. Le piquet fourchu est ici bien détaillé (d'après Lutz 1995, fig. 169).



Fig. 9. Détail de l'un des mâts fourchus du Wâdi Tiksaïn, montrant comment les récipients y sont accrochés (photo JLLQ).

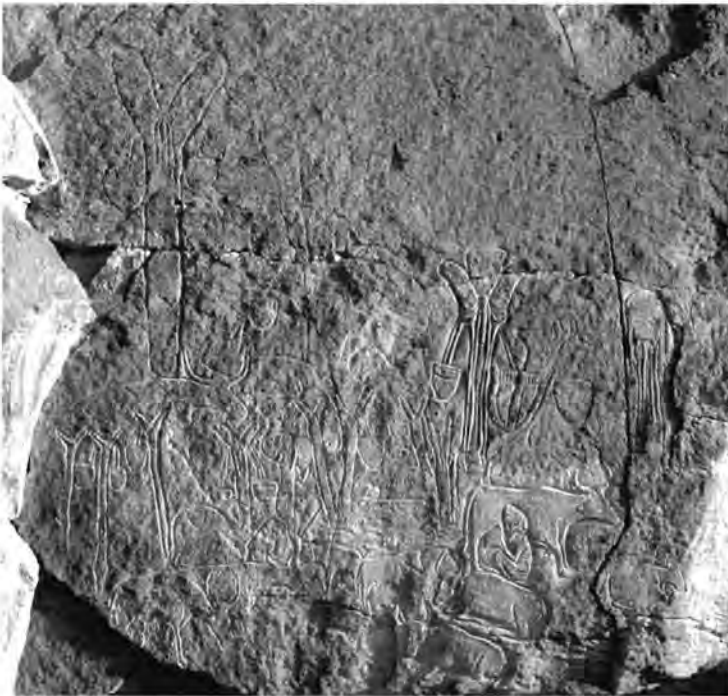


Fig. 8. La « scène de traite » du wâdi Tiksaïn (Messak libyen) se trouve sur un panneau décrivant les activités d'un campement. On y remarque notamment les mâts fourchus qui servaient à accrocher les récipients remplis de lait. Sur la photo, le mât situé le plus à droite est recouvert d'une dépouille animale (photo JLLQ).



Fig. 10. Autre détail du même ensemble, sur lequel on voit un personnage à masque-cimier animal accrochant un récipient à l'un des mâts fourchus (photo JLLQ).

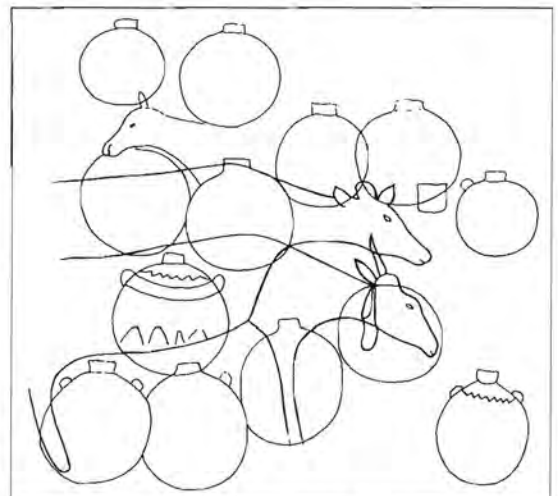


Fig. 11. Parmi les récipients représentés sur cette gravure rupestre de l'òued Biredj (Tadrart méridionale, Algérie), douze ont des cols, cinq sont en plus dotés d'anses, et deux portent un décor en zigzag autour du col (d'après Allard-Huard & Huard 1985, fig. 9).



Fig. 12. Deux hommes en train de boire à la paille, probablement dans unealebasse, sur une peinture d'Iheren (Tassili-n-Ajjer) (d'après Sahara, 10000 Jahre zwischen Weide und Wüste, 1978).

Fig. 13. Personnage buvant à la paille une boisson présentée par un autre. Peinture du Wâdi Tabarakkat aux confins libyens du Tassili-n-Ajjer. Dans le cartouche, l'image a été détournée pour en faciliter la lecture (photo JLLQ).

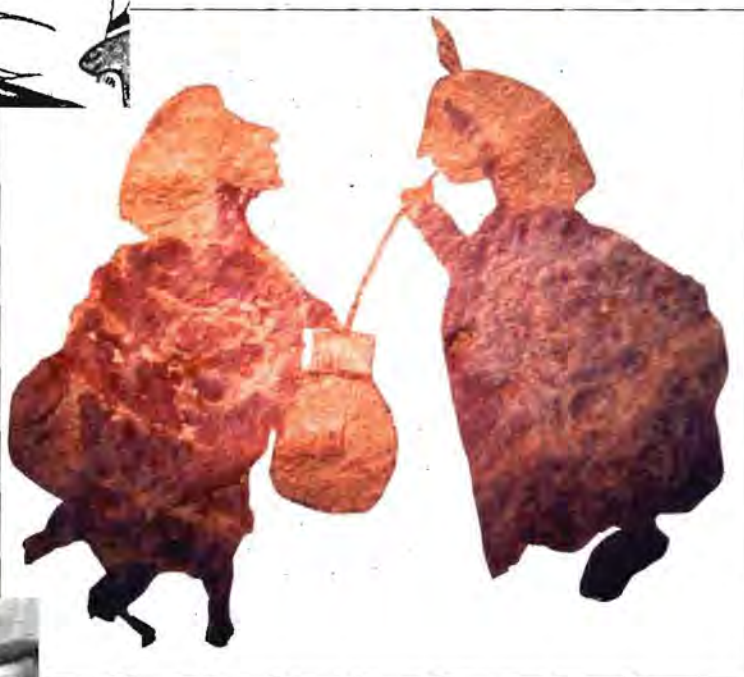


Fig. 14. Groupe d'hommes buvant ensemble la bière, à l'aide de pailles plongeant dans la poterie contenant la boisson commune, chez les Tiriki du Kenya (d'après Dayagi-Mendels, 1999, p. 116).



Fig. 15. La scène dite du « salon de coiffure » sur une paroi peinte d'un petit abri de Wa-n-Amil dans la Tadrart Akâkûs en Libye. Sur le personnage assis à gauche et sur celui du bas, le chignon frontal caractéristique des peintres d'Iheren-Tahilahi est bien visible. Le personnage du bas examine une flèche dont la tête est dotée d'ailerons (photo JLLQ).



Fig. 16. Autre scène du même abri de Wa-n-Amil. Le personnage du centre porte déjà le volumineux chignon que celui de droite prépare sur lui-même (photo JLLQ).



Fig. 18. Hache polie en jadéite trouvée en octobre 2002 sur un site néolithique de l'Egede Wa-n-Kaza (photo Alexandre-Livingstone Smith).

Fig. 17. Détail d'un panneau gravé du Wâdi Taleshut au Messak Libyen, où l'on voit un théranthrope mythique qui brandit d'une main un poignard et de l'autre une hache. Le cartouche montre l'emmanchement de la hache (photo JLLQ).

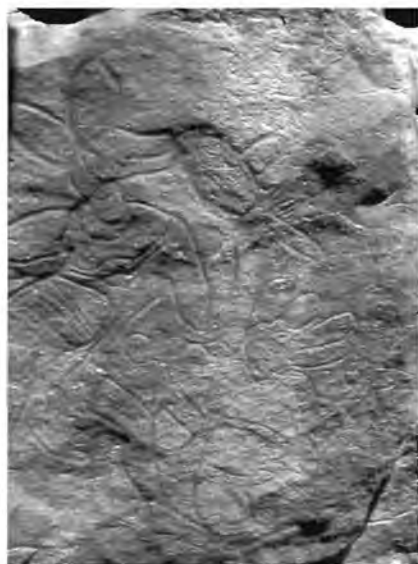
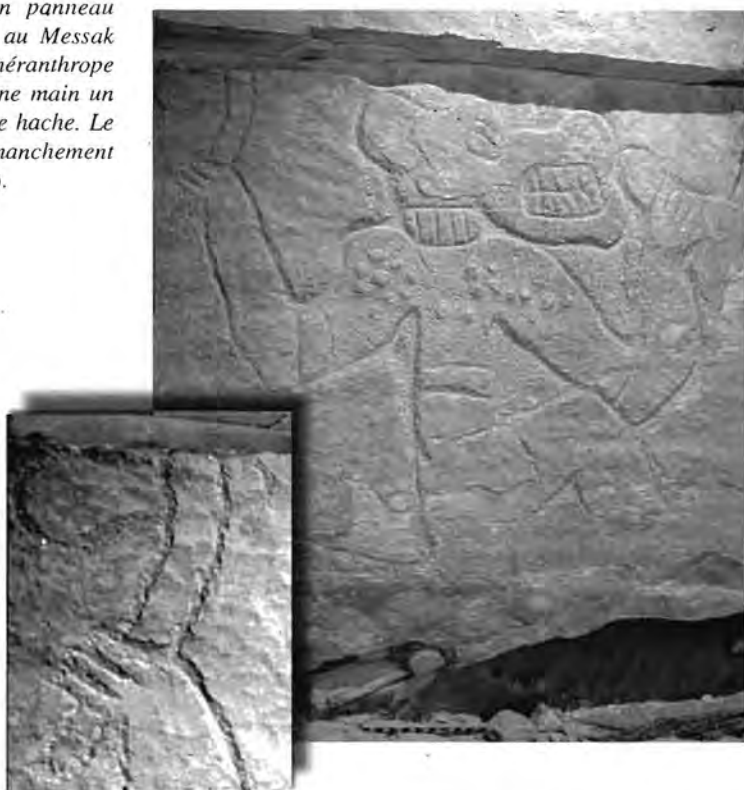


Fig. 19. Détail d'un ensemble gravé dans le Wâdi I-n-Alammas (Messak libyen) : deux théranthropes brandissent chacun une hache, dont le détail est montré en détourné à droite (photo JLLQ).



Fig. 20. Théranthrope du Ti-n-Amutin (Messak Libyen) tenant à la main un poignard au manche ouvragé (photo JLLQ).

Fig. 21. Pièce foliacée bifaciale en quartzite trouvée sur un site néolithique de la bordure orientale de l'Egede Wa-n-Kaza (photo J.-Cl. Ringenbach).





Fig. 22. Groupe d'archers en action, peints à Jabbaren (Tassili-n-Ajjer). Celui du bas, qui porte un pagne en peau tachetée, vise une gazelle dama avec une flèche dotée d'une armature à tranchant transversal (photo JLLQ).

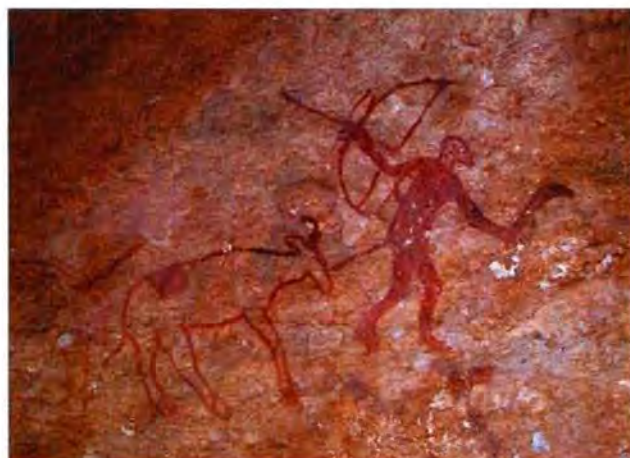


Fig. 23. Archer de Jabbaren (Tassili-n-Ajjer) peut-être masqué, tenant d'une main une arme courbe et de l'autre son arc et des flèches (dont l'une clairement à armature perçante) ; il semble également muni d'un carquois (photo JLLQ).

Fig. 24. Pierre d'entrave de belles dimensions trouvée en avril 2002 dans la région du Wâdi Imrâwen sur le plateau du Messak (photo Thomas Margueron).

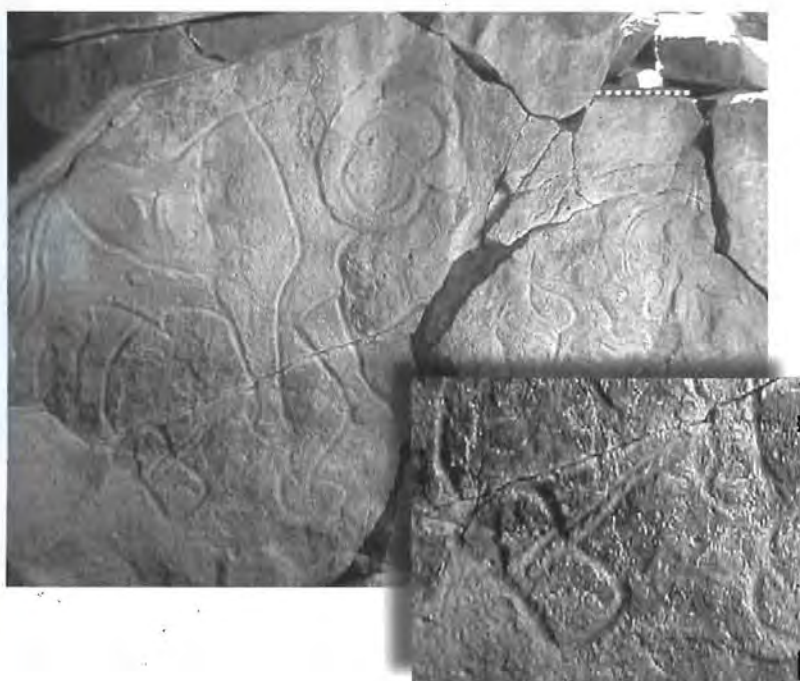


Fig. 25. Gravure rupestre du Wâdi Imrâwen montrant un aurochs bloqué par deux pierres d'entrave, et faisant face à un groupe d'archers. Le cartouche montre que c'est une corde torsadée qui relie l'une des deux pierres à l'une des pattes antérieures de l'animal (photo JLLQ).



Fig. 26. Scène de coït de Ti-n-Lalan (Akâkûs) : la femme porte bracelets, ceinture, collier et pectoral (photo JLLQ).

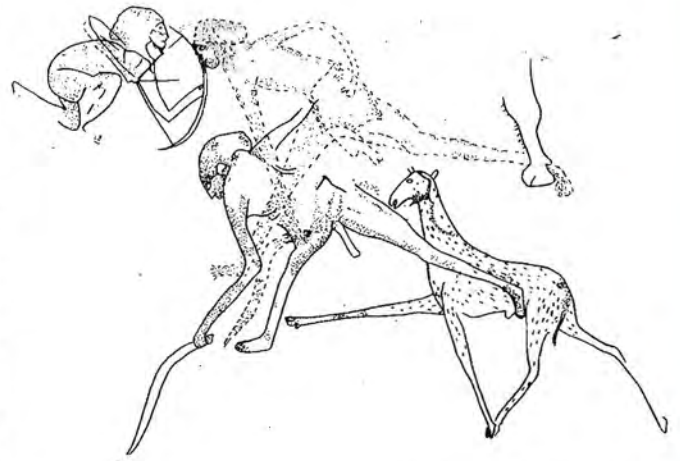
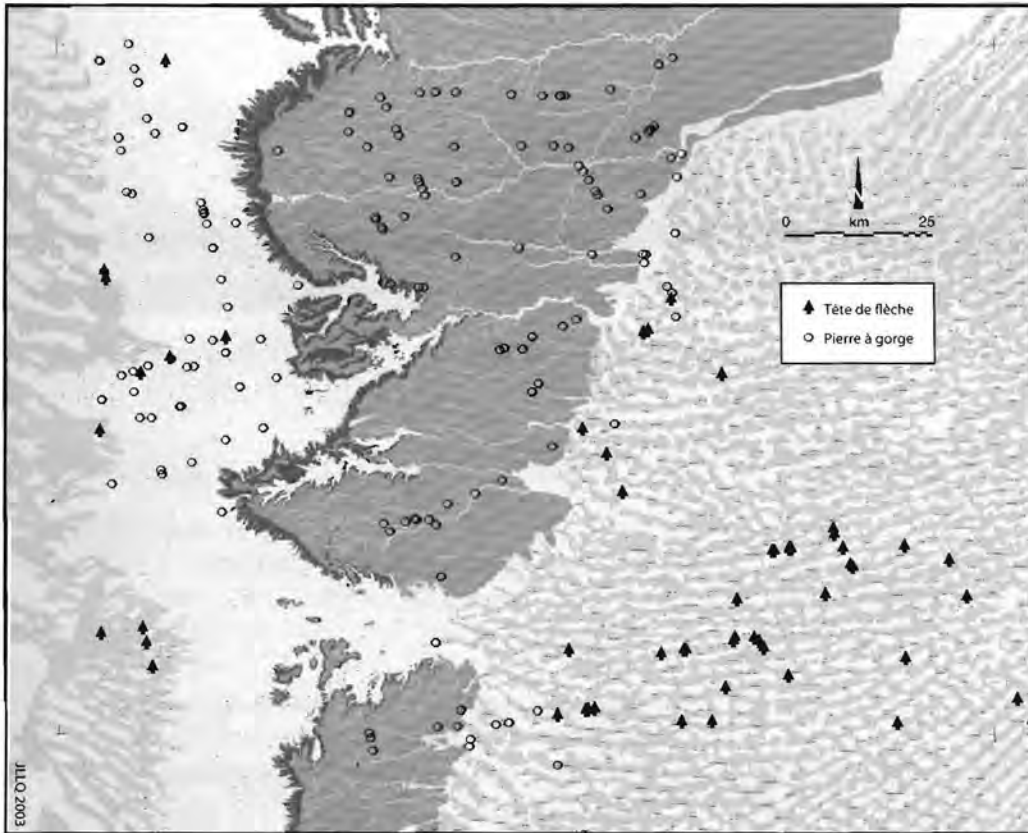


Fig. 27. Personnages peints à Iheren (Tassili-n-Ajjer) : deux d'entre eux tiennent en main un « bâton de jet » (?) qui, en réalité, pourrait bien être une arme faite d'une corne de b o v i n é (d'après Hallier, 2002, fig. 4).

Fig. 29. Exemple de « bâton de jet » souvent manipulé par les personnages en style d'Iheren-Tahilahi (photo JLLQ).



Fig. 28. Personnage gravé dans le Wâdi Imrâwen (Messak libyen) : il porte sur la tête un masque-cimer d'antilope ou de boviné, est muni d'une ceinture qui maintient une sorte de queue postiche à double floche, et brandit d'une seule main une large « raquette » de nature indéterminée... peut-être une palme ? (photo JLLQ).



Carte 1 : répartition des têtes de flèches et des pierres d'entraves découvertes sur la zone prospectée dans le cadre des actions d'archéologie préventive conduites par la société Total Fina Elf en partenariat avec le Département des Antiquités Libyennes et la National Oil Company. Les pierres d'entrave sont fréquentes sur le plateau et le reg Taïta, alors que les têtes de flèches, absentes du plateau, sont fréquentes dans l'Edeyen de Murzuq, le reg Taïta et l'Egede Wa-n-Kaza.

Carte 2 : répartition des vestiges paléolithiques (toutes périodes confondues) et néolithiques (meules, molettes, poteries, têtes de flèche, haches polies) sur la zone prospectée dans le cadre des actions d'archéologie préventive conduites par la société Total Fina Elf en partenariat avec le Département des Antiquités Libyennes et la National Oil Company. Les pierres d'entrave et les gravures rupestres ne sont pas comptabilisées ici. Bien que les objets se répartissent évidemment le long des lignes suivies lors du quadrillage, leur répartition n'est pas aléatoire : les restes paléolithiques dominent largement sur le plateau, et les objets néolithiques à l'est et à l'ouest de celui-ci.

